

# La panthère des neiges de Sylvain Tesson aux éditions Gallimard

## La beauté

Les jours passaient dans la cabane. Nous améliorions l'ordinaire et luttions contre les courants d'air en bouchant les trous. Chaque matin nous quittions les lieux avant le lever du soleil. C'était la même souffrance de s'extirper du sac de couchage dans le noir et la même jouissance de se mettre en marche. Un quart d'heure d'effort suffit toujours à ranimer un corps dans une chambre froide. Le jour se levait, allumant les poinçons des montagnes puis ruisselant sur les versants et finissant par ouvrir la vallée glaciaire, immense avenue que la neige ne venait jamais feutrer. Qu'une rafale se lève, l'air se chargeait d'une poussière irrespirable. Sur ces pentes de loess les troupeaux laissaient leurs pointillés d'empreintes. La haute couture du monde.

Avec Léo et Marie, nous suivions Munier qui suivait les bêtes. Parfois, sur son ordre, nous nous embusquions derrière le fil de la dune et attendions les antilopes.

- Les dunes, les antilopes, disait Marie, un vocabulaire africain.
- Ce pays est un Eden climatisé.

Le soleil brillait mais ne réchauffait rien. Le ciel, cloche de cristal, compressait un air jeune. Le froid nous mordait. Nous cessions d'y penser quand les bêtes arrivaient. Nous ne les voyions pas s'approcher mais soudain elles étaient là, campées dans la poussière. C'était l'apparition.

Munier me parlait de sa première photographie à l'âge de 12 ans : un chevreuil dans les Vosges. « Ô noblesse, ô beauté simple et vraie » avait prié le jeune Ernest Renan dans les ruines d'Athènes. Pour Munier, cette première rencontre fut sa nuit sur l'Acropole.

Ce jour-là, j'ai forgé mon destin : voir les bêtes. Les attendre.

Dès lors, il avait passé plus de temps allongé derrière les souches que sur les bancs de l'école. Son père ne l'avait pas trop forcé. Il n'avait pas eu son bac et gagna sa vie sur les chantiers, jusqu'à ce que ses photographies soient couronnées.

Les scientifiques le regardaient de haut. Munier considérait la nature en artiste. Il ne valait rien pour les obsédés de la calcullette, serviteurs du « règne de la quantité ». J'en avais rencontré quelques uns de ces calculateurs. Ils baguaient les colibris et éventraient des goélands pour prélever des échantillons de bile. Ils mettaient le réel en équation. Les chiffres s'additionnaient. La poésie ? Absente. La connaissance progressait-elle ? Pas sûr. La science masquait ses limites derrière l'accumulation des données numériques. L'entreprise de mise en nombre du monde prétendait faire avancer le savoir. C'était prétentieux.

Munier, lui, rendait ses devoirs à la splendeur et à elle seule. Il célébrait la grâce du loup, l'élégance de la grue, la perfection de l'ours. Ses photos appartenaient à l'art, pas à la mathématique.

« Tes détracteurs préféreraient modéliser la digestion du tigre que posséder un Delacroix », disais-je. Eugène Labiche, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, présentait le ridicule des âges savans : « la statistique, madame, est une science moderne et positive. Elle met en lumière les faits les plus obscurs. Ainsi, dernièrement, grâce à des recherches laborieuses, nous sommes arrivés à connaître le nombre exact des veuves qui ont passé sur le Pont Neuf pendant le cours de l'année 1860\* . »

-Un yack est un seigneur, je me fiche qu'il ait dégluti douze fois ce matin ! Répondit Munier.

Il avait l'air de toujours couvrir une mélancolie. Il n'élevait jamais le ton pour ne pas effrayer les niverolles.

\*Eugène Labiche, les vivacités du Capitaine Tic.